

Jeanne Cordelier

Le majeur droit

Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage,
Traversé çà et là par de brillants soleils ;
Le tonnerre et la pluie ont fait un tel ravage,
Qu'il reste en mon jardin bien peu de fruits vermeils.

Charles Baudelaire, *L'Ennemi*

A Jan

Après plusieurs jours de pluie, profitant d'une embellie, quel enfant n'a pas rêvé sortir de chez lui pour aller jouer dehors à la marelle ou au cerceau, au ballon, aux billes, que sais-je... Il est prêt, son cœur est joyeux, quand voilà que soudain le ciel à nouveau s'assombrit, que le gris en dilue le bleu et que sans tarder menaçants, poussés par un vent fou, s'avancent de gros nuages noirs. Et la nuit tombe dans un bruit de tonnerre sur l'enfant qu'est en train de violer son père. L'enfant tente bien d'allumer la lumière, mais les ampoules ont été confisquées, ainsi que les lampes de poche, les bougies et les allumettes, même les flammes bleutées, mêlées de jaune, de la cuisinière à gaz, ces iris de feu, n'éclairent plus. C'est bien la nuit, une nuit d'effroi, où seul brillent les yeux du père. Régulièrement de grands éclairs blancs la percent cette nuit. C'est quand le père jouit, s'ensuit une pluie laiteuse qui baigne l'enfant, avec le père la lave. Une petite fille se doit d'être propre et muette, sinon elle sait ce qui l'attend.

Elle sait, elle a déjà éprouvé le supplice du collier des mains de son père autour de son cou. Mais à qui craint-il qu'elle parle dans la nuit où il l'a cloîtrée ? Aux murs dont on dit qu'ils ont des oreilles ? L'enfant ne leur parle pas, plutôt elle s'y cogne la tête, et cela fait un vacarme assourdissant que personne n'entend. Le monde qui l'entoure est sourd, sourd et aveugle, pétri d'hypocrisie. Lâche. Consentant.

Que ce soit à l'école, au patro, en colo, en prévent, au bistro que fréquentent les parents, tout le monde porte des œillères. Même l'assistante sociale qui fourre pourtant son nez partout, sauf là où il faut. Personne ne veut rien voir, ça dérange. Et comme dans le fond ils n'aiment pas être complices passifs du crime qui se déroule sous leurs yeux, ils les baissent. Ils marchent le regard fixé sur la pointe de leurs souliers. Péteux, ils vont vers leur pauvre bien-être, leurs petites habitudes, que pour rien au monde il ne faudrait déranger. La veulerie les habille et c'est avec ces habits-là qu'ils vont à la messe du dimanche afin de se donner bonne conscience.

La petite fille sait tout ça et c'est pour cette raison qu'elle ne se rebelle pas encore, docile en apparence, elle se soumet à la nuit imposée, en attendant le jour où à la place du foutre de son père la baignera la lumière des sunlights. Elle rêve de devenir quelqu'un, quoi, elle ne le sait pas, mais quelqu'un.

Dans cette nuit où rien d'autre ne brille que l'espoir et le regard lubrique du père, il arrive à la mère de passer en proférant des propos orduriers à l'égard de l'enfant. Il lui

arrive aussi de s'arrêter et là les coups pleuvent, coups de ceinture, de balai, gifles cinglantes comme le vent d'hiver. Coups de pieds.

Ma mère était une impérieuse, rien ne devait lui résister. Il fallait qu'elle brise, qu'elle détruise, c'est ce qui la faisait bander. Elle était Attila, là où elle passait l'herbe ne repoussait pas. Et les larmes versées par l'enfant, si abondantes soient-elles, étaient sans effet sur la terre foulée par la mère. Le travail de démolition s'est fait de concert. C'était entre mes parents une entente tacite. Elle cognait, insultait, il violait. Ainsi quand elle rentrait de ses virées nocturnes, elle, à qui il répugnait que son mari la touche, et ce à ses dires depuis toujours, pouvait peinalement se glisser entre les draps, sachant qu'il avait ses couilles vides.

Comme chacun de nous, des émotions d'enfance j'en ai à la pelle, mais sans conteste celle qui me marqua le plus fut le viol du père. J'avais onze ans lorsque les faits sont survenus. Je revenais de préventorium et mon père de prison. Comme il y avait passé pas mal d'années, et moi pareil en prévent, jusqu'alors on avait pratiquement fait que se croiser. Mais ce matin-là, dont j'ai oublié le jour et le mois, on s'est percuté de plein fouet lui et moi. Ça a fait bang ! Après qu'il eut commencé à me tripoter dans mon sommeil, il a raffermi sa casquette, ramassé sa musette, et son visage tout près du mien a murmuré : « T'en fait pas ma chérie, on recommencera ce soir. » A l'instant même, mon enfance a fondu comme neige au soleil. Et pour la première fois j'ai voulu mourir. De la

passerelle au bout de la rue, sauter sur un train, de préférence qui va loin. Mourir et partir à la fois. Bye-bye Malakoff. Salut le HBM de la rue Hoche, ciao l'enfer ! Adieu ma mère, qui n'a d'yeux que pour toi. Qui dort tranquillement, pendant que ton mari viole ta petite fille.

A cette époque ténébreuse, je n'ai pas seulement pensé à ma mort, mais aussi à celle de ma mère. Je souhaitais qu'un de ces quatre, après une nuit de bringue, un virage mal pris par le copain éméché, une embardée et que tout ça se termine dans un mur, un réverbère ou une benne à ordures. Dans le vide. En tout cas, je voulais qu'elle meure sur le coup. Ça, je ne souhaitais pas qu'elle souffre. Je savais pourquoi je voulais qu'elle meure, mais comme il y avait deux raisons, restait à les départager. J'avais du mal. Ce qui est aisé à comprendre puisque parfaitement contradictoire.

La première, c'est qu'elle morte, il me serait plus facile de partir. Je ne pouvais pas m'empêcher de la regarder comme ma geôlière. C'est elle qui avait les clés de tout. Elle était le grand coryphée, le chef du chœur dans la tragédie que nous vivions. Car il s'agissait d'une tragédie collective, dans laquelle chacun malgré lui était impliqué. C'était une imbrication d'odeurs, de gestes et de regards furtifs, d'hurllements suivis de si pesants silences, qu'il arrivait, qu'ils nous prennent à la gorge. Nous vivions au bord de la *Suffocation*, un fleuve mal connu, qui fait des ravages. Le ciel peut s'éteindre, les étoiles tomber sur la terre comme des pétards mouillés, aucune croyance, aucune médecine, ne me fera jamais

oublier les yeux, bleus et verts, de mes petits frères, regardant mon père me violer à travers les barreaux de leurs lits.

L'autre raison, si ma mère mourait, est que je reste à la maison pour m'occuper d'eux, au nombre de trois, ça légitimerait ce que mon père me faisait, puisque dans un sens je remplacerais ma mère.

J'étais pétée, là à coup sûr j'avais pris un super gnou sur la calotte. Ma mère en profitait, et pour élargir la faille tout était bon, y compris la menace de m'emmener chez le docteur pour voir si « j'y touchais ». A quoi au fait ? C'était pas dit. C'était juste sale, juste punissable. C'était juste une accusation. Le couperet qui tombait sur la nuque de l'enfant. Juste la mort deux fois donnée.

Difficile quand on est une enfant de voir ses parents comme des malades mentaux, ce que les miens étaient. Tous deux soignés en psychiatrie à Saint Anne, où ma mère fut d'ailleurs internée à la suite soi-disant d'une teinture de cheveux. Les électrochocs ils connaissaient et les médocs aussi, l'armoire à pharmacie, fixée à l'un des murs de la cuisine, en débordait. Là-dedans t'avais de quoi te flinguer dix fois. De quoi ne pas te rater. Aussi de quoi empoisonner ta mère. J'y pensais.

Depuis cet affreux matin où je crevais pareille qu'un ballon gonflé à l'hélium, j'avais la mort en tête. Onze ans, je le répète. En abusant de moi mon père m'avait fait accoucher de mon monstre. Qu'en faire me demandais-je à genoux dans la tourmente ? Comment se défait-on de son monstre ? « On ne s'en défait pas, me répondait

invariablement une voix sépulcrale, c'est avec lui que l'on naît. Avant on n'est qu'un ballot de chair. Un moignon de vie. L'insignifiance parfaite. Vas donc. » Dans l'univers spectral qui était devenu le mien, j'avais à tâtons les bras en avant, les doigts déployés, les yeux demi-clos et la peur au ventre.

Le premier obstacle que je rencontrais était toujours le même. Nous avions rendez-vous lui et moi dans cette opacité. Faute de nous aimer, nous nous aimantions. Mais où, et jusqu'où ? Une chose était certaine, mon père ne me défloretrait jamais. Plutôt je le tuerais.

Au couteau. Mon rêve c'était de lui mettre les tripes à l'air. Je le plantais à hauteur du pubis, pour remonter tranquillement jusqu'au plexus. Tout sortait d'un coup, ça faisait flop. Je regardais ses boyaux se répandre sur le lino de la cuisine. Y avait pas de sang, pas d'excréments, rien, juste des viscères bien propres. Quant à lui, je ne le voyais pas. Il était simplement absent. En fait je n'avais tué qu'une ombre. Là s'arrêtait mon scénario, là où il avait commencé avec la toilette, dans la fameuse bassine à multiples usages où l'on faisait aussi bien la vaisselle, qu'on s'y faisait tremper les pieds, ou qu'on y lavait les légumes.

Dans la mémoire de la jeune fille que je fus, il y a un carré blanc, on y voit le regard fou de l'homme, face à celui de l'enfant pris entre plaisir et terreur. C'est de cet amalgame que les violeurs puisent leur jouissance. Celle-ci est telle que pour la perpétuer ils sont prêts à tuer. Ils tuent. Car quoi de plus jouissif pour un violeur que de se

mirer dans les yeux de la peur. Celle du bout. Celle dont on ne revient pas. La peur est leur humus, c'est là où ils s'enfoncent, là où ils ont le bâton. Une trique d'enfer, une barre monumentale, si fixe qu'on pourrait s'y suspendre et y faire le cochon pendu, jusqu'à ce que le sang nous descende à la tête. Et comme ça on aurait fait le tour. On tomberait juste par terre entre les pieds du père. Mais je ne crois pas aux miracles, je ne crois pas non plus qu'il faille porter sa croix. Je suis plutôt de celles qui la brûlent, quitte à brûler avec.

Il a duré dix ans ce viol, jusqu'à l'âge de ma majorité. Pourquoi n'ai-je pas parlé peut-on se demander. J'ai parlé d'abord à mon frère aîné. Un frère aîné est là pour protéger sa cadette pensais-je, sans savoir qu'il avait eu une relation incestueuse avec ma sœur, dont dix-huit mois les séparaient. Si je n'ai pas parlé à ma sœur, c'est parce qu'elle vénérât notre père. Et que je craignais qu'elle me rabroue. En revanche la voyant amoureuse, souffrant de ne pouvoir vivre pleinement cet amour, j'ai finalement parlé à ma mère. A qui j'ai dit tout simplement : « Maman vis ton amour, si tu savais ce que papa me fait. » J'ai reçu comme réponse les mots que je craignais : « Menteuse, salope, vicieuse. » Et si nous n'avions pas été dans l'autobus, malgré mes dix-huit ans, je m'en serais pris une sur le coin de la gueule. Comme elle disait ma mère : « T'en veux une sur le coin de la gueule ? », la main levée, toujours prête à tomber. Même que des fois elle prévenait pas, ça tombait. J'ai aussi parlé à mon père chaque jour, en lui essuyant les yeux avec un torchon à

vaisselle. Parce qu'il pleurait toujours après, au début du moins, le temps passant il me demandait de lui passer sa pipe et son tabac.

De cet inceste indigestible, qui parfois me donne encore des haut-le-cœur et des cauchemars, je tiens à dire qu'on ne guérit pas. C'est une plaie à jamais inscrite dans le corps de la petite fille. Une déchirure qui va grandir avec elle. Faire d'elle ce qu'elle n'aurait pas été. C'est un détournement de sa personnalité. Un vol. A ce propos j'ai souvent pensé à la naissance et la mort. On tue une enfant et de sa dépouille surgit un nouvel être, à qui il faudra un désir ardent pour aimer et construire. Le même à celui qui lui tiendra la main. Car la main d'une enfant violée n'est pas comme la main des autres, elle a toujours au creux un manche de couteau, de hache, une pierre, un flingue, une gifle. Elle a la haine. Et de cette haine, dans les meilleurs des cas, elle tire une énergie salvatrice.

De la mort de mon père j'ai oublié la date et à ce jour ignore où il est enterré. Qu'on ne me demande pas de dire paix à son âme. Car à qui le ferait, je cracherais à la face.